

Introduction

**Renée Clémentine Lucien
et Marie-Angèle Orobon**

*Sorbonne Université, Faculté des Lettres, CRIMIC,
Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CREC*

Nadie ha hecho tanto como ellos para desprovincianizar
el español y convertirlo en ciudadano del mundo.

Mario Vargas Llosa,
«El hispanista», *El País*, 4-XI-1992

« *Comment peut-on être hispaniste?* », s'interrogeait, en forme de boutade, Hans-Joachim Lope au seuil d'un texte consacré à son propre parcours d'enseignant-chercheur au sein de l'université allemande. Paraphrasant à notre tour la fameuse question adressée à Rica dans les *Lettres persanes* et celle de notre collègue dix-huitiémiste, demandons-nous : « Depuis quand peut-on être hispaniste ?¹ ». La première occurrence du mot est repérée en 1879 sous la plume d'Alfred Morel-Fatio pour se l'appliquer à lui-même². Le fondateur indiscutable de l'hispanisme moderne en France l'écrivait alors en italiques marquant ainsi typographiquement cette nouveauté lexicale. Cependant, peu avant, le terme espagnol « hispanista » (en caractères romains) avait déjà fait son apparition pour désigner les professeurs et érudits étrangers qui étudiaient la littérature et l'histoire de l'Espagne. Ainsi Marcelino Menéndez Pelayo qualifiait, en 1876, le romaniste autrichien Ferdinand Wolf de « sabio hispanista » en saluant la parution de son ouvrage *Studien der Spanischen und Portugiesischen National Literature* [sic]³. Et dans les années suivantes, c'est Alfred Morel-Fatio

1 LOPE, Hans Joachim, « *Comment peut-on être hispaniste?* Etapas de un juego de rol », in *Memoria de hispanismo. Miradas sobre la cultura española*, Joaquín Álvarez Barrientos (dir.), Madrid, Siglo XXI, 2011, p. 15 (article : p. 15-33).

2 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España 1875-1931*, Madrid, CSIC-Casa de Velázquez-SHF, 1988, p. 3.

3 *Revista Europea*, 27-VIII-1876, p. 267. Le titre exact de l'ouvrage de Wolf publié à Berlin en 1859 est : *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur*, publié à Berlin 1859.

qui est évoqué en tant que « famós hispanista » (en catalan), « muy docto hispanista » ou encore « erudito y entusiasta hispanista⁴ ».

Ce n'est que dans les dernières décennies du XIX^e siècle que l'on a commencé à désigner, en Espagne, les philologues, érudits, voyageurs et amis étrangers intéressés par ce que l'on appelait encore alors « las cosas de España » sous le nom d'hispanophiles et d'hispanistes. Ce deuxième terme, qui finirait par s'imposer dans les années 30 du XX^e siècle, faisait prévaloir résolument la dimension professionnelle sur la dimension affective et romantique : l'hispaniste était le spécialiste qui cultivait une discipline scientifique, l'hispanisme⁵. Le terme « hispanisant », plus fréquemment utilisé en France dans la sphère pédagogique — Fouché-Delbosc et Barrau-Dihigo publient en 1919 le *Manuel de l'hispanisant*, réédité en 1970 — dénotait la prévention à utiliser le suffixe « -iste » réservé à ceux qui pratiquaient les humanités classiques⁶, tout en impliquant un degré moindre de professionnalisation. Quoique le terme « hispanista » eût cours en Espagne et fût nimbé de prestige, s'identifier en France, en 1879, sous le nom d'hispaniste, comme le faisait Morel-Fatio, manifestait un désir de reconnaissance et une ambition démesurée pour son temps, comme le note Antonio Niño⁷.

Ce n'est qu'en 1925 que le dictionnaire de la *Real Academia* enregistre le terme « hispanista » — « Persona versada en la lengua y literatura españolas » —, définition complétée par la dimension professionnelle en 1992 : « Persona que profesa el estudio de lenguas, literaturas o cultura hispánicas, o está versada en él ». Cette même édition de 1992 ajoutait pour la première fois au vocable « hispanismo », l'acception de « Dedicación al estudio de las lenguas, literaturas o cultura hispánicas », cet « -isme », forgé sur le modèle de hellénisme et romanisme, n'ayant eu jusqu'alors qu'un sens strictement linguistique ou idiomatique.

L'hispanisme, en tant que discipline scientifique, s'inscrivait dans le sillage d'un phénomène culturel et social qui existait depuis le début du XIX^e siècle : l'attrait voire la passion qu'avait suscités l'Espagne chez les préromantiques et romantiques d'Europe et des États-Unis. L'admiration mêlée à l'étrangeté pour cette Espagne située, dans l'imaginaire littéraire, entre Europe, Orient et Afrique, avait été précédée d'une sorte d'hispanophobie instillée par la France des Lumières. La fameuse entrée consacrée à l'Espagne par Masson de Morvilliers dans l'*Encyclopédie Méthodique* de 1782, dont l'incipit — « Mais que doit-on à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis six, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? » — était ravageur, devait blesser, mais aussi aiguillonner, les esprits éclairés espagnols qui se chargeraient de répliquer à la morgue et au mépris des philosophes d'outre-Pyrénées. Ces précédents expliquent probablement le paradoxe originel de l'hispanisme dont le développement coïncide, comme l'a analysé Antonio Niño, avec la perte d'importance de l'Espagne au sein des nations qui créent et diffusent la connaissance⁸. De la même manière, Claudio

4 Respectivement : Manuel Milá i Fontanals (*La Il·lustració Catalana*, 15-IX-1885, p. 271); Marcelino Menéndez Pelayo (*La España moderna*, novembre 1890, p. 153) et Rafael Altamira (*Boletín de la Institución Libre de Enseñanza*, n° 334, 15-I-1891, p. 10.)

5 MORALES MOYA, Antonio, « Los orígenes del hispanismo », in *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Antonio Morales Moya, Juan Pablo Fusi, Andrés de Blas Guerrero (dir.), Madrid, Galaxia, 2013, p. 1132.

6 Selon Charles V. Aubrun, comme l'évoque Antonio Niño, *Cultura y diplomacia...*, op. cit., p. 3.

7 *Ibid.*, p. 4.

8 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, op. cit., p. XI.

Sánchez Albornoz avait souligné que l’hispanisme était né d’une asymétrie entre sphères culturelles : « frente a unas universidades europeas boyantes, las antiguas españolas se caracterizaban en efecto por una enseñanza profesional rutinaria, sin investigación, salvo casos heroicos⁹ ».

À l’occasion de l’ouverture à la faculté des Lettres de Bordeaux, en 1898, d’une maîtrise de conférences en études hispaniques, Georges Cirot, qui en était le titulaire, rappelait dans un article du *Bulletin hispanique*, récemment créé, que les hispanistes français n’avaient pas été les premiers à faire connaître l’Espagne. L’universitaire bordelais citait l’étude fondatrice de l’Américain George Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, « dont la traduction nous sert depuis trente-cinq ans », et mentionnait également les travaux décisifs de deux hispanistes allemands : Schack et Hübner¹⁰. Ce dernier, archéologue, avait été missionné par l’Académie de Berlin pour collecter les inscriptions romaines existant dans la péninsule¹¹. Les débuts de l’hispanisme français doivent, en effet, être resitués dans un réseau hispaniste européen et transatlantique dans lequel l’Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis sont des figures pionnières. L’émigration libérale espagnole en Angleterre avait contribué à éveiller dans les premières décennies du XIX^e siècle l’intérêt pour la littérature et l’histoire espagnoles : Antonio Alcalá Galiano avait été le premier à enseigner la littérature espagnole, à partir de 1823, dans la toute récente université de Londres. Dans le même temps, le Britannique John Bowring publiait ses *Observations on the State of Religion and Literature in Spain* (1820), tandis que l’hispanisme américain faisait ses premiers pas à l’Université de Harvard à Boston au milieu du XIX^e siècle¹².

Toutefois, tout en rendant hommage aux travaux précurseurs des hispanistes étrangers, Georges Cirot soulignait les apports décisifs, notamment, de Morel-Fatio, Mérimée, Desdevizes du Désert, Fouché-Delbosc ainsi que des découvertes de Pierre Paris. « Grâce à ces érudits — affirmait-il —, l’hispanisme n’est plus un mythe en France¹³ ». À Alfred Morel-Fatio, on devait la création de l’hispanisme moderne, c’est-à-dire d’une discipline scientifique dotée des méthodes du positivisme philologique et historique, ainsi que la formation de futurs chercheurs¹⁴. L’hispanisme français était « décidément bien en route¹⁵ » au seuil du XX^e siècle, avec, de plus, deux revues qui venaient de voir le jour : la *Revue hispanique*, créée en 1894 à Paris et le *Bulletin hispanique*, publié à Bordeaux à partir de 1899. Mais ces deux publications périodiques distinctes marquaient également le clivage et les rivalités au sein de l’hispanisme : la première, fondée par Fouché-Delbosc, un ancien élève de Morel-Fatio contre lequel il finirait par se rebeller, revendiquait son indépendance vis-à-vis de l’establishment, tandis que la deuxième était fermement liée à l’encadrement universitaire¹⁶.

Si Alfred Morel-Fatio s’était indéniablement imposé comme la figure fondatrice de l’hispanisme moderne, celui-ci avait fait, cependant, toute sa carrière à l’ombre de ses maîtres, Paul

9 Cité dans l’article de Morales Moya, « Los orígenes del hispanismo », *op. cit.*, p. 1134.

10 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *Bulletin hispanique*, T. 1, n° 4, 1899, p. 258.

11 MORALES MOYA, Antonio, « Los orígenes del hispanismo », *op. cit.*, p. 1155.

12 *Ibid.*, p. 1146, 1164-1165.

13 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *op. cit.*, p. 258.

14 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 70, 411.

15 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *op. cit.*, p. 258.

16 Voir NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 413 et du même auteur, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, 2017, p. 10-11. Le premier compte-rendu concernant la *Revue hispanique*, rédigé par Morel-Fatio, est plus que mitigé. Voir *Romania*, T. 24, n° 96, p. 613-614. Voir également dans ce volume l’article de Jean-Marie Bélorgey.

Meyer, Gaston Paris et Gabriel Monod, dans des institutions conquises par eux, l'École Pratique des Hautes Études, l'École des Chartes et le Collège de France¹⁷, c'est-à-dire en dehors de l'université. Le mérite de la création de l'infrastructure institutionnelle de l'hispanisme devait revenir à Ernest Mérimée qui bénéficiait dans ces dernières décennies du XIX^e siècle d'un contexte politique favorable avec les réformes éducatives menées par la III^e République¹⁸. Avec Alfred Morel-Fatio, le domaine hispanique s'était taillé une nouvelle province dans la philologie romane, son émancipation viendrait avec Ernest Mérimée¹⁹.

C'est dans le Sud-Ouest que l'hispanisme devait conquérir ses premiers postes universitaires : à Toulouse d'abord, avec la création d'une chaire de professeur en 1886, puis à Bordeaux où la maîtrise de conférences créée en 1898 deviendrait chaire de professeur en 1904, l'université de Montpellier, quant à elle, obtiendrait son premier poste en études hispaniques en 1900, alors que la Sorbonne ne créerait sa première maîtrise de conférences qu'en 1906, transformée en chaire de professeur en 1919 et dont le titulaire serait Ernest Martinenche²⁰. La prééminence méridionale dans ce processus était due à Ernest Mérimée qui développa la stratégie d'expansion de l'hispanisme sur deux fronts : la création dans les lycées de postes de professeurs d'espagnol, futurs débouchés pour les jeunes hispanistes universitaires et la reconnaissance des langues dites « méridionales » sur le terrain de l'enseignement secondaire face aux langues dites « du Nord », l'anglais et l'allemand, qui y régnaient, avec les langues classiques, en maîtresses quasi absolues. Pour l'introduction et consolidation de l'espagnol au lycée, Mérimée arguait de l'utilité commerciale, de la facilité de la langue et des bienfaits que son enseignement signifierait pour les régions limitrophes de l'Espagne²¹. Dans cette défense de l'espagnol, Mérimée pouvait compter sur le soutien des regroupements économiques du Midi et sur leurs représentants politiques²². Un jalon important dans cette croisade pour la reconnaissance de l'espagnol, et donc de l'hispanisme institutionnel, a été la création de l'agrégation d'espagnol, en même temps que celle d'italien, en 1900.

Sur le front de la recherche hispanique en Espagne, la nécessité de financement ferait des hispanistes français des agents de promotion des sciences, des lettres et des arts français en Espagne. À partir du début du XX^e siècle, la projection de l'hispanisme outre-Pyrénées a été l'œuvre des centres universitaires du Sud-Ouest de la France : les cours d'été de Burgos (1906) puis de Madrid (1909) furent créés par Ernest Mérimée ; l'École de Hautes Études Hispaniques fut fondée, sous les auspices de l'Université de Bordeaux, à Madrid en 1909²³. Celle-ci, dirigée par l'archéologue Pierre Paris, serait intégrée dans l'Institut Français de Madrid en 1913, aux côtés des cours d'été de l'Université de Toulouse, puis à la Casa de Velázquez en 1928. Si l'on doit à l'hispanisme méridional le rapprochement avec l'Espagne, c'est l'Université de Paris, sous l'impulsion d'Ernest Martinenche, qui est à l'origine de l'expansion de l'hispanisme en Amérique latine²⁴. Marcel Bataillon rappellerait,

17 *Ibid.*, p. 411.

18 *Ibid.*, p. 412.

19 *Ibid.*, p. 69.

20 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 11.

21 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 412-413.

22 *Ibid.*, p. 412.

23 Voir le Rapport présenté au Ministre de l'Instruction Publique par le recteur de l'Université de Bordeaux, R. Thamin, *Bulletin hispanique*, T. 11, n^o 3, 1909, p. 328-332.

24 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 14-24.

quelques décennies plus tard, que « c'est surtout du côté de la vaste Amérique de langue espagnole que M. Martinenche a su étendre les horizons de nos hispanisants²⁵ ».

Les crises politiques des premières décennies du xx^e siècle contribuèrent, quant à elles, au développement des relations entre intellectuels français et espagnols, ainsi qu'à la création de l'Institut d'Études Hispaniques. C'est, en effet, dans un climat de défiance mutuelle entre l'Espagne et la France concernant la question marocaine (qui se solderait par l'accord de novembre 1912) et dans le contexte international tendu de l'avant-guerre que naît le projet de fonder à l'Université de Paris un centre d'études consacré à la culture espagnole. Un jeune Espagnol, ingénieur civil et docteur ès lettres de l'Université de Paris, en était le principal promoteur : Carlos Ibáñez de Ibero Grandchamp²⁶. Le Centre d'Études Franco-Hispaniques (CEFH) est inauguré le 14 février 1913, sous la présidence du vice-recteur de l'académie de Paris, Louis Liard. Ce qui n'était pour lors qu'une association de loi 1901, sans statut universitaire, comptant à ses débuts 150 membres, avait pour vocation d'accueillir les boursiers espagnols qui venaient compléter leur formation à Paris et d'offrir un lieu d'étude pour les Français intéressés par la culture hispanique²⁷. Le conflit majeur du début du xx^e siècle, la Première Guerre mondiale, devait paradoxalement donner l'occasion de faire aboutir la création d'un institut universitaire d'études hispaniques. La neutralité déclarée de l'Espagne dans cette guerre ne devait pas empêcher les luttes internes, au sein des élites intellectuelles et politiques, entre alliadophiles et germanophiles, suscitant un regain de francophobie contre laquelle s'insurgerait Morel-Fatio. Dans ce contexte, les hispanistes ne sont pas restés inactifs, bien au contraire. Ceux de l'Institut Français de Madrid créent, à l'initiative d'Ernest Mérimée et de Pierre Paris, un Centre d'Action et de Propagande, auquel collabore Marcel Bataillon, pour contrer la propagande allemande en Espagne. Le *Bulletin hispanique* s'engage également en publiant des articles d'actualité. Pierre Paris, par exemple, examine les effets sur l'Espagne de la propagande mensongère de l'Allemagne, en assimilant la « Kultur » allemande à la barbarie (« la barbarie masquée sous la Kultur »), dans le droit fil des débats suscités par la guerre de 1870 entre la Kultur germanique et la civilisation latine²⁸. C'est au printemps 1916, en pleine bataille de Verdun, qu'une mission composée de membres de l'Institut de France se déplace en Espagne pour prouver que le rayonnement traditionnel de la France ne s'était pas interrompu. En retour, une mission d'intellectuels espagnols est reçue en France en octobre 1916, qui visite des usines et parcourt le front de guerre à Reims et à Verdun. Cette visite devait servir au développement des langues française et espagnole en Espagne et en France et influencer dans la création, l'année suivante, de l'Institut d'Études Hispaniques²⁹ dont on vient de fêter le centenaire.

Les figures majeures de la création du CEFH, Carlos Ibáñez de Ibero (secrétaire général) et Ernest Martinenche, devinrent logiquement les maîtres d'œuvre de l'avènement de l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris, en jouant de leur autorité intellectuelle lors de la visite de l'élite espagnole, et face aux autorités politiques et universitaires pour faire évoluer le statut

25 BATAILLON, Marcel, « Jubilé universitaire de M. Ernest Martinenche », *Annales de l'Université de Paris*, n° 6, 1939, p. 484.

26 *L'archive du lundi*, n° 32, rédigée par Pablo Martín Asuero, directeur de l'Institut Cervantès d'Istanbul, dresse un portrait de cette prestigieuse personnalité : ieh.hypotheses.org/685

27 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 28-30.

28 PARIS, Pierre, « L'Espagne et la guerre. Kultur et civilisation », *Bulletin hispanique*, T. 18, n° 1, 1916, p. 26-47, citation p. 27.

29 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 37-45.

de l'institution qu'ils animaient culturellement avec la plus grande conviction. Était indiscutable l'intérêt politique d'une telle initiative saluée par les deux gouvernements, et se trouvait renforcée la légitimité de l'ambition exprimée par ces deux hommes d'obtenir une salle à la Sorbonne qui accueillerait deux fois par semaine les étudiants pour un cours de pratique de la langue et un autre consacré à l'histoire de l'art espagnol.

Le Conseil de l'Université du 17 mars 1917 vota le changement de statut du CEFH qui fut constitué en Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris, reconnu comme tel le 14 janvier 1918³⁰. Par son nom même, il avait pour vocation de se consacrer à l'hispanisme intra et extra péninsulaire. Sis au 96 boulevard Raspail, comme tous les autres instituts du même genre, son autonomie était avérée, ses crédits de fonctionnement émanant tant des deux gouvernements que de compagnies privées. À ce titre, institutionnellement, il réunissait les fonctions de département de l'Université et de centre de conférences et abritait d'autres activités liées à l'hispanisme. Quant à sa double origine nationale, espagnole et française, elle pouvait être constatée dans la composition de son comité directeur (l'Ambassadeur d'Espagne et le Vice-Recteur de l'Université de Paris). Les étudiants pouvaient y obtenir les titres universitaires de licence, de diplômes d'Études Supérieures de langue et littérature espagnole, y préparaient le concours de l'Agrégation, et l'Institut prenait en charge la bibliothèque tout en éveillant et en consolidant l'appétit envers le développement artistique, littéraire et scientifique exclusif de l'Espagne, l'Amérique latine demeurant encore en dehors des priorités des responsables. L'attention du secrétaire général Ibáñez de Ibero était tout entière tournée vers la création de nouvelles chaires d'espagnol, l'établissement de relations avec des universités et des institutions espagnoles, la publication d'auteurs classiques espagnols et la construction d'un centre d'accueil pour boursiers espagnols. Un organe d'expression de l'IEH vit le jour, *Hispania*, revue entièrement rédigée en français, animée par Ernest Martinenche et Ibáñez de Ibero. Ce canal de publication de conférences, d'informations sur les nouveautés de la vie en Espagne, sur les thèmes d'actualité, et nettement hostile aux positions des germanophiles, aspirait à offrir une image de l'Espagne de 1918 qui ne fût pas trop déformée, selon Ernest Martinenche³¹.

Les études littéraires introduites dans les programmes de l'IEH par Ernest Martinenche bénéficièrent de la création par le Conseil de l'Université, le 29 mai 1919, d'une chaire magistrale de langue et de littérature, qui revint à ce pionnier de l'hispanisme en Sorbonne.

Sur le terrain cédé par l'université de Paris, et grâce aux divers donateurs dont le principal fut le Marquis de Casa Valdès, auquel se joignirent les sociétés métallurgiques, de capital français, Peñarroya et Asturienne de Mines, l'édifice de la rue Gay-Lussac, dont l'originalité architecturale attirerait l'attention, fut érigé au cours des deux années qui suivirent le 21 juin 1927 où fut posée la première pierre par le Ministre de l'Instruction publique, Edouard Herriot, le représentant de l'Ambassadeur d'Espagne et Sébastien Charléty, recteur de l'université de Paris. Le Président de la République en personne, Gaston Doumergue, les autorités académiques, l'élite scientifique représentée par Ernest Martinenche et l'Espagnol Américo Castro, réaffirmèrent à l'occasion de son inauguration, le 29 mai 1929, la vieille amitié franco-espagnole, en insistant sur la nécessité de

³⁰ *Ibid.*, p. 50.

³¹ MARTINENCHE, Ernest, *Hispania*, Paris, vol. 1, n° 1, 1918, p. 1.

faire triompher la connaissance de la langue et de la civilisation espagnoles afin de balayer une fois pour toutes les persistants clichés sur l'Espagne³².

Le fonctionnement de l'IEH était régi par un décret du 10 octobre 1928, selon les normes des instituts universitaires du 30 juillet 1920 pour la recherche, l'enseignement et les applications pratiques. Fort de ses missions – la formation scientifique et pédagogique des étudiants qui se préparaient à l'enseignement de la langue et de la culture espagnoles, les enseignements destinés à tous ceux qui manifestaient un intérêt pour l'Espagne, l'accueil de tous les maîtres venus du pays voisin –, l'Institut connut, au cours des années trente, une augmentation significative de sa fréquentation et du nombre de licenciés d'espagnol et d'inscrits dans les cours de perfectionnement de la langue. À cette croissance contribuait également l'offre de cours spéciaux proposés dans les domaines de l'histoire de l'art, de la législation, de la géographie, et dispensés par d'éminents spécialistes du Centro de Estudios Históricos de Madrid tel que Aurelio Viñas.

Les soubresauts de l'histoire vinrent infléchir la dynamique ascendante de ce point d'ancrage et de projection internationale de l'hispanisme qu'était devenu l'IEH de la Sorbonne : la Guerre civile espagnole de 1936-1939, la Seconde Guerre mondiale, quoique l'Institut après la « drôle de guerre » reprît apparemment son activité normale, enfin, la révolte de mai 1968, dont les étudiants furent des artisans majeurs.

En dépit de la lutte menée en faveur de la République espagnole par un front d'intellectuels français et espagnols, l'IEH se maintint dans une neutralité que justifia Ernest Martinenche. La désapprobation du gouvernement légal républicain envers cette attitude entraîna l'arrêt des subventions à l'IEH. La démission du président de la République espagnole, Manuel Azaña, le 27 février 1939, donna l'occasion à la France et à la Grande-Bretagne de reconnaître le gouvernement du général Franco qui dépêcha son nouvel ambassadeur à la cérémonie en l'honneur du jubilé universitaire de Martinenche le premier juillet 1939³³. C'était une façon pour le nouveau régime de témoigner son intérêt pour l'IEH et pour l'hommage rendu au professeur Martinenche. Dans ce contexte, la solidarité de Marcel Bataillon, élu à une chaire d'études hispaniques en 1937, envers des réfugiés républicains ne s'exprima que dans un cadre non officiel. Entre 1947 et 1961, le recteur de l'académie de Paris, Jean Sarrailh, spécialiste de l'histoire de l'Espagne du XVIII^e siècle et solidaire des républicains espagnols, apporta un appui sans restrictions aux Espagnols recrutés comme professeurs dans les lycées parisiens. Aux commandes de l'IEH, Gaspard Delpy, élève lui aussi de Martinenche, devenu professeur après que Bataillon fut nommé au Collège de France en 1945, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, reprit les activités d'avant la Guerre civile, en bénéficiant alors des fonds du Service des Œuvres Françaises à l'étranger. Pour les animer, les conférenciers arrivaient alors de l'Amérique latine et des universités des États-Unis. Aurelio Viñas poursuivait ses cours d'Histoire, dans le cadre de réseaux d'hispanistes internationaux, en entretenant des relations avec des scientifiques espagnols du camp républicain et franquiste. L'IEH fut ensuite dirigé de façon collégiale par Charles Vincent Aubrun et Robert Ricard. Ce dernier, auteur d'une des premières thèses américanistes et directeur de la section de portugais, était proche de l'ambassadeur d'Espagne par son adhésion aux positions idéologiques du régime franquiste. Mais,

³² NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, op. cit., p. 70.

³³ *Ibid.*, p. 92.

en réalité, le véritable maître à bord était Charles Vincent Aubrun. Ce professeur, spécialiste du *Romancero*, incarna brillamment l'hispanisme français dans de nombreux pays, fort de sa maîtrise de plusieurs langues, en Allemagne, en Grande Bretagne et aux Etats-Unis, ainsi qu'en Amérique latine, donnant cours et conférences.

Les tensions avec le gouvernement franquiste qui n'avait pas renouvelé les subventions versées à l'IEH connurent des moments aigus et le 16 mars 1953, le recteur Jean Sarrailh n'hésita pas à en faire modifier les statuts par le Conseil de l'Université afin d'en supprimer les six membres espagnols prévus dans le Conseil de Direction. Cette décision était purement symbolique car ce Conseil ne s'était jamais réuni. Cette étape de l'histoire de l'Institut fut marquée, au plan institutionnel, par la création de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine (IHEAL) qui, de fait, transférait des compétences de l'IEH vers une autre institution, l'empêchant ainsi de développer les études sur l'Amérique latine et entérinant une spécialisation des études par aires géographiques, selon le modèle étasunien. La mésentente entre Charles Vincent Aubrun et le recteur Sarrailh n'était pas étrangère à cette création. Pourtant, les autorités espagnoles, considérant l'IEH comme le plus haut foyer de l'hispanisme européen, lui réattribuèrent la subvention qui lui avait été retirée. Les conférenciers espagnols devaient adapter leurs sujets aux programmes de l'IEH, et l'ambassade d'Espagne veillait jalousement à cette collaboration qui ne prendrait fin qu'avec les soubresauts de l'année 1968.

Charles Vincent Aubrun dut affronter et résoudre les difficultés qui surgirent lorsque s'accéléra l'augmentation du nombre d'étudiants : de 1952 à 1956, de 800, ce nombre s'éleva à 1600. En même temps, l'insuffisance du nombre de professeurs se conjugua à l'exiguïté du bâtiment, raisons pour lesquelles des travaux d'élévation de l'édifice furent entrepris en 1959. La demande d'enseignement allait croissant simultanément au nombre de licenciés et d'agrégés, et Paris était devenu le centre de l'hispanisme français. Néanmoins, sur le plan qualitatif, la surcharge de travail de l'encadrement due à la difficulté de recrutement d'hispanistes suffisamment formés portait préjudice à l'équilibre entre le poids de la fonction culturelle des professeurs hispanistes et leur rôle pédagogique, et le niveau de formation s'en ressentait. En revanche, le bouillonnement culturel à l'IEH, porté par le Groupe d'Études Hispaniques, s'exprimait par le théâtre encadré par Robert Marra et Claude Couffon et par des conférences au sujet de poètes tels que Federico García Lorca ou Miguel Hernández auxquels l'ambassade d'Espagne était farouchement hostile. Les étudiants et les professeurs, qui créèrent une Association pour l'encouragement des Études Hispaniques, animaient aussi culturellement l'IEH. À cela, il convient d'ajouter l'activité éditoriale lancée par Aubrun par le biais des Éditions Hispaniques, la publication de textes pédagogiques, de thèses, et autres travaux scientifiques. Soucieux de mettre en relation l'IEH avec le monde de l'entreprise en s'inspirant du modèle étasunien, le directeur donna une impulsion aux études hispaniques appliquées, en créant en 1966 le Centre d'Études Hispaniques Appliquées aux Réalités Économiques, alimenté par des fonds privés et par la taxe d'apprentissage, dans le but d'ouvrir des perspectives professionnelles aux étudiants qui préparaient la maîtrise avec la mention Études Hispaniques Appliquées. Ce fut l'un des plus proches collaborateurs de Charles Vincent Aubrun, Charles Leselbaum, qui, en 1970, fut chargé du CÉILA (Centre d'Études Ibériques et Latino-Américaines), qui connut un grand succès. C'est le même Aubrun qui, très réservé face à l'intrusion des sciences sociales dans l'approche

de la littérature, s'en tint obstinément, comme il l'affirmait lui-même, à la grammaire comme clé d'accès au texte³⁴.

Dans le tourbillon de protestations qui secoua l'université en 1968, les étudiants hispanistes, insatisfaits par les médiocres perspectives que leur réservait l'avenir, n'épargnèrent pas à l'IEH leurs griefs et l'expression de leur déconvenue. Le 12 décembre 1968, la Loi d'Orientation de l'Enseignement Supérieur démantela la Sorbonne en 7 universités, tandis que la Faculté des Lettres fut scindée en Paris 3-Sorbonne Nouvelle et Paris IV-Sorbonne. Même s'ils continuèrent à partager quelque temps l'édifice de la rue Gay-Lussac, les enseignants, professeurs, maîtres de conférences et lecteurs se répartirent entre deux pôles qui auraient désormais chacun leur propre identité.

Le Centenaire de l'IEH, célébré au cours de l'année 2017, ne pouvait manquer de rappeler la matrice commune de ces deux rameaux d'une même communauté, celle de l'hispanisme parisien qui s'était épanoui dans le courant de plusieurs décennies.

Le dossier monographique, « Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle », reprend une partie des contributions au colloque « Les études hispaniques en Sorbonne. Un institut dans les soubresauts du siècle », organisé les 9 et 10 octobre 2017 en Sorbonne et au Colegio de España par Renée Clémentine Lucien (Sorbonne Université, CRIMIC), David Marcilhacy (Sorbonne Université, CRIMIC), Antonio Niño (Universidad Complutense de Madrid), Marie-Angèle Orobon (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CREC), et Miguel Rodriguez (Sorbonne Université, CRIMIC) pour célébrer le Centenaire de l'IEH. Un autre ouvrage sera consacré à la construction de nouveaux savoirs universitaires autour des langues, littératures et civilisations étrangères, qui a constitué l'autre volet du colloque d'octobre 2017³⁵. Les contributions réunies ici émanent tant de scientifiques espagnols que français, dont certains sont très liés à l'histoire de l'IEH, pour y avoir étudié et/ou enseigné et rendent compte des enjeux multiformes, diplomatiques, culturels et institutionnels qui prévalurent au cours du xx^e siècle, au gré des circonstances politiques, des aspirations et des susceptibilités nationales. Elles mettent en scène des figures et témoignent de la synergie entre des élites scientifiques engagées, des deux côtés des Pyrénées, au nom d'une cause dans le but de forger une conception de l'enseignement d'une langue comme véhicule d'une histoire et d'une culture.

Aussi, dans la première partie « Regards extérieurs sur l'hispanisme », l'article d'Álvaro Ribagorda « La Gran Guerra y el desarrollo institucional del hispanismo francés : la creación del Institut d'Études Hispaniques de Paris en perspectiva comparada », étudie-t-il comment, pendant la Première Guerre mondiale, s'accrut l'intérêt diplomatique de la Grande Bretagne et de la France envers l'Espagne et les républiques latino-américaines. Octavio Ruiz-Manjón s'intéresse dans « Federico de Onís y el Instituto de las Españas, en la Universidad de Columbia », à la présentation de la figure de ce professeur espagnol à l'Université de Columbia et à son intense activité en faveur de la divulgation de la culture espagnole, et plus largement, hispano-américaine aux États-Unis. Eliseo Trenc, auteur de « Joan Estelrich y el hispanismo francés » présente ce personnage de la période d'entre-deux-guerres, intellectuel, activiste, journaliste, homme politique, diplomate et

34 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, op. cit., p. 124.

35 MARCILHACY, David, RODRIGUEZ, Miguel, *À l'origine des études aréales en Sorbonne*, Paris, Presses Universitaires de Sorbonne Université, sous presse.

humaniste, qui passa, pendant la Guerre civile, du catalanisme de la Lliga au franquisme dont il fut à Paris un propagandiste convaincu.

Dans le deuxième volet, « Quelques figures de l'hispanisme parisien », Jean-Marie Bélorgey, examine, dans « Les débuts de l'hispanisme en France d'après une correspondance inédite », la correspondance échangée entre deux pionniers de l'hispanisme, Gaston Rimey et Henri Peseux-Richard, respectivement disciples de Ernest Mérimée et de Foulché Delbosc, entre les années 1910-1914. Dario R. Varela Fernández s'intéresse à l'une des figures phare de l'hispanisme parisien et à son rayonnement national et international, dans son article intitulé « Ernest Martinenche y su red de intelectuales : construcción del hispanismo francés ». Il met l'accent sur le rôle joué par cette figure au plan institutionnel et sur les liens importants qu'il a su tisser pour la pérennisation de la discipline hispanique en France. María José Solanas Bagüés montre, dans son article « Aurelio Viñas Navarro : apuntes biográficos de un historiador español en el Institut d'Études Hispaniques », comment ce professeur d'histoire devint un intermédiaire culturel entre les communautés universitaires de France et d'Espagne en consacrant trente-cinq années de sa vie professionnelle à l'Institut d'Études Hispaniques. Camille Lacau Saint Guily aborde dans son article une figure peu évoquée par les historiographes, Robert Ricard, en tentant d'expliquer les motifs probables de ce contournement historiographique. Jean Canavaggio, retrace dans « En souvenir de Charles Vincent Aubrun », la vie et la carrière de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), tel qu'il l'a connu entre 1957 et 1969, d'abord comme étudiant, puis comme assistant à la Sorbonne. Il évoque en particulier le rôle important qui a été le sien pendant près de 20 ans en tant que directeur de l'Institut d'Études Hispaniques.

Dans le troisième volet, « L'Hispanisme, un champ pluridisciplinaire », l'article de Miguel Rodriguez, « *De un mundo a otro : Hispania*, publicación del Institut d'Études Hispaniques, 1918-1922 », suit les péripéties de la revue *Hispania*, organe de diffusion de la vie intellectuelle de l'Institut d'Études Hispaniques, pendant ses cinq années d'existence, depuis sa fondation sous l'impulsion de Ernest Martinenche et de Carlos Ibáñez de Ibero. Dans sa contribution, « La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ », Marie-Angèle Orobon analyse l'évolution du concept de civilisation à l'époque contemporaine, puis l'apparition et la consolidation de l'étude de cette discipline dans la formation académique des enseignants d'espagnol depuis le début du xx^e siècle. Renée Clémentine Lucien, dans « La figure du parfait hispaniste : les nécrologies dans les publications des hispanistes » examine un corpus de nécrologies de quelques fondateurs de l'hispanisme parisien, des bâtisseurs de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne et artisans de son rayonnement national et international.

Dans une dernière partie, ce volume reprend quelques-unes des interventions de la table ronde animée par Renée Clémentine Lucien, « De la Péninsule ibérique aux Amériques », organisée à l'occasion du colloque. L'intervention de Pierre Civil, « Études hispaniques en Sorbonne, autour de l'image » se consacre à l'apparition et à l'épanouissement des études de l'image dans le domaine de l'hispanisme en Sorbonne. Jacqueline Penjon, dans « L'enseignement du portugais », rappelle les jalons décisifs de cet enseignement en Sorbonne depuis février 1908. Bernard Lavallé s'attache dans son intervention, « Aux origines du latino-américanisme en Sorbonne : Robert Ricard (1900-1984) et André Saint-Lu (1916-2009) », à passer en revue les étapes de l'avènement d'un véritable américanisme, depuis un faible intérêt scientifique envers l'Amérique espagnole jusqu'à la nomination d'André Saint-Lu, qui fut la cheville ouvrière de l'essor de la recherche en ce domaine. François Delprat, lors de son intervention, « Centenaire de l'Institut d'Études Hispaniques de la

Sorbonne, Recherche américaniste après 1945 », examine la création de l'hispano-américanisme puis la progressive spécialisation des champs de recherche ainsi que les évolutions apportées par la réforme ministérielle de 1964.